

Le rôle du chercheur dans l'observation participante, à partir de l'étude de cas de deux bidonvilles de Delhi¹

C'est à partir d'une observation mobilisant la démarche pluridisciplinaire attentive aux comportements et aux pratiques, que j'ai tenté d'appréhender les espaces que sont les bidonvilles et les moments particuliers de la vie sociale de leurs habitants où des identités individuelles et collectives viennent se construire et se négocier. Mon immersion d'une année en milieu bidonvillois visait à conduire un ensemble d'enquêtes, par entretiens et par questionnaires, auprès des foyers afin de recueillir des informations de première main et de constituer un corpus original sur ma problématique de thèse. Immersion qui devait me permettre de porter l'attention sur les configurations de liens sociaux que les individus alimentent et développent au sein des bidonvilles et avec l'extérieur. Mon choix pour l'observation de ces espaces et pour la conduite de mes enquêtes a été celui de *l'observation participante*. Car un certain degré d'implication était indispensable pour saisir de l'intérieur les activités des bidonvillois, leur mode de vie, leur pratique de la « débrouillardise ». Cette méthode peut procurer d'excellents résultats : les données y gagnent, outre en authenticité, en qualité et en intérêt, en compréhensibilité du point de vue des acteurs. Cependant, le coût peut être élevé pour le chercheur, en investissement de sa personne, de son énergie, de son temps et elle n'est pas sans poser des problèmes éthiques.

En effet, la notion « d'observation participante », développée par Malinowski dans les années 1925-30, implique de la part du chercheur une totale immersion dans son terrain pour tenter d'en saisir tous les détails, toutes les subtilités, au risque de perdre une partie d'objectivité lié au manque de recul. De ce fait, comment concilier la nécessité méthodologique de l'implication dans la vie d'un groupe et/ou d'une institution (ONG) avec le recul nécessaire, à la fonction de chercheur ? La nécessité de conserver une certaine distance n'est-elle pas incontournable pour donner des gages de sérieux méthodologique et des gages crédibles de rigueur scientifique ?

L'expression « observation participante » tend à désigner le travail de terrain en son ensemble, depuis l'arrivée du chercheur sur le terrain, quand il commence à en négocier l'accès, jusqu'au moment où il le quitte. Chaque groupe étudié a ses propres réalités culturelles distinctes ; pour les comprendre, il faut traverser leurs frontières et les observer de l'intérieur, ce qui est plus ou moins difficile étant donné notre propre distance culturelle par rapport à un groupe étudié, nos propres référents. D'où la nécessité d'une présence plus ou moins prolongée dans ce groupe, d'abord pour passer la frontière et y être accepté, ensuite pour apprendre sa culture et s'y fondre.

Selon Bogdan et Tylor, l'observation participante désigne « une recherche caractérisée par une période d'interactions sociales intenses entre le chercheur et les sujets, dans le milieu de ces derniers. Au cours de cette période des données sont systématiquement collectées (...). Les observateurs s'immergent personnellement dans la vie des gens. Ils partagent leurs expériences² ». Deux idées maîtresses sont développées par les tenants de cette méthode : en premier lieu, le chercheur doit participer à certaines activités du groupe étudié pour que sa présence soit acceptée, et qu'il puisse ainsi collecter des données. Le degré d'immersion étant

¹ D'octobre 2004 à Janvier 2006.

² E. Goffman rajoute : " il n'est pas de groupe (...) où ne se développe une vie propre, qui devient signifiante, sensée et normale dès qu'on la connaît de l'intérieur; c'est même un excellent moyen de pénétrer ces univers que de se soumettre au cycle des contingences qui marquent l'existence quotidienne de ceux qui y vivent ".

variable, le degré d'acceptation l'est tout autant. On peut être « toléré » ou entièrement intégré jusqu'à une fusion totale du chercheur dans le groupe.

LE PROBLEME ETHIQUE DE L'OBSERVATION PARTICIPANTE « CACHEE »

Pour recueillir des données d'une part, et parce que c'était la seule approche envisageable, j'avais opté d'aborder le terrain en passant par diverses ONG locales dont deux allaient devenir mes clés d'entrée de terrains. Ces deux ONG ont été intégrées en stipulant immédiatement le but premier de mon association avec elles. Les deux parties avaient à y gagner. Les ONG « Deepalaya » et « Kalakar Trust » m'ont respectivement proposé un poste d'enseignante et d'agent de développement/chargée de mission. J'ai accepté les deux fonctions, devenant ainsi une scientifique observatrice cachée derrière un masque de bénévole « philanthrope ».

G. Lapassade décrit le degré d'implication du chercheur en ces termes : « *Le chercheur s'efforce de jouer un rôle et d'acquiescer un statut à l'intérieur du groupe ou de l'institution qu'il étudie. Ce statut va lui permettre de participer activement aux activités comme un membre, tout en maintenant une certaine distance: il a un pied ici et l'autre ailleurs* ». Effectivement, derrière le « masque » de l'institutrice se positionnait le chercheur, qui pense, observe et sélectionne les faits à décrire. Mais en dépit des nombreux avantages du statut d'institutrice, qui me permettait notamment une libre circulation dans le bidonville, la pratique de cette observation non déclarée (auprès des habitants) s'avérait particulièrement contraignante. Ainsi, afin d'éviter d'être « découverte », j'ai dû apprendre à contrôler mes réflexes de chercheur : ni questions, ni photos, ni prises de note...

Même si les « vraies » raisons de ma présence sur le terrain ont été expliquées à mes interlocuteurs des deux ONG, je restais soucieuse d'un susceptible sentiment de « trahison » par la population bidonvilloise qui pourrait penser que mes élans de solidarité et mes engagements n'avaient que pour seul but de les espionner. Ce fut le cas, lors du lancement des questionnaires et des entretiens dans le premier terrain à Okhla (au sud-est de Delhi). Comment une institutrice pouvait, du jour au lendemain, s'intéresser aux pratiques sociales des habitants ? Certaines altercations ont eu raison de ma prise de décision. Dès lors, j'aborderais tout terrain en parfaite honnêteté avec la population étudiée.

SCIENTIFICITE CONTRE PARTICIPATION ?

Fort de l'expérience de mon premier terrain, j'abordais celui de Katputli colony (zone centrale de Delhi) beaucoup plus sereine. La fonction même de l'emploi -chargée de mission (avec pour première mission l'élaboration, par le biais d'interviews, de récits de vie d'une cinquantaine d'artistes folkloriques de ce bidonville)- qui m'était proposée me permettait une adéquation plus aisée entre mon rôle local et mes préoccupations de scientifique.

La population m'accepta plus facilement et s'habitua à ma présence au point d'en oublier mon statut d'élément « extérieur ». Je conclus donc un pacte tacite d'exigence éthique, requis minimal, compte tenu de la responsabilité morale contractée envers les personnes observées (décision sur ce qui est à dire ou non, à photographier ou pas, décisions sur ce qui pourra être publié, garantie d'anonymat...). Mais comment trouver un équilibre entre les intérêts éventuellement contradictoires des mes recherches et des personnes observés ?

De nombreux théoriciens et quelques praticiens considèrent que l'observateur doit garder une distance critique face à ses sujets sans quoi il perd son objectivité et réduit sa capacité d'observation, et ne peut donc plus produire un discours détaché de sa position dans le groupe. La question centrale est celle de la neutralité du chercheur/observateur. Mais comment peut-on rester neutre alors qu'on participe à toutes les activités quotidiennes des habitants du slum ? N'ais-je pas contracté envers mon terrain une responsabilité sociale ? Comment dois-je répondre aux sollicitations de la communauté qui m'a accueilli pour mon

terrain ? Et si j'accepte de les aider, comment ne pas céder sur l'objectivité et ne pas jouer un rôle dans la détermination des objectifs d'enquête ?

A titre d'exemple, lors d'une réunion de quartier, dans un slum de l'Est de Delhi (*Water Tank I*), un groupe de femmes qui s'interrogeaient sur les possibilités de développement et de diversification de leurs activités, m'ont demandé de les aider à créer un atelier de couture. Comment les aider sans truquer les données observées ? Comment observer le dynamisme bidonvillois si j'interfère dans les activités des habitants ? Comment restituer les données sans quelles ne soient erronées par ma participation ? Mais aussi comment me permettre de répondre par la négative et prétendre m'intégrer au groupe tout en risquant « d'être du mauvais côté » pour les autochtones qui ne comprennent pas ma prise de distance ?

Il semblerait que le jeu de l'observation participante consiste à suffisamment participer à tout ce qui se passe, sans pour autant assumer un rôle important dans le groupe étudié. En somme être considérée comme « membre » du groupe sans pour autant être admise au « centre » des activités. Il faudrait donc à la fois se faire accepter, respecter certaines règles et trouver l'équilibre entre participation et implication.

BIBLIOGRAPHIE

- AJEL (Ateliers Jeunes Chercheurs en Sciences Sociales), *Pratiques de terrain et discours scientifique en Asie du Sud*, Puna 5-10 mars 2004.
- Bouifrou Linda, 2003, « Démarches sur le terrain, une suite d'actions et de comportements » (chap 7, pages 76-83) In. *Les bidonvilles et la mondialisation, Le cas de Delhi, Inde*, Mémoire de DEA laboratoire Sedet, Université Paris 7.
- Brunet Roger (S/d), « observation » (page 355) et « terrain » (page 478), In *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*, Reclus la documentation française, 518 pages.
- Dewit Michael, 2001, "Slum perceptions and cognitions : Introduction and Methodology, Interpretation of survey results" (chap. 5, page 79-112) in Schenk Hans, *Living in India's slums : a case study of Bangalore*, Manohar 311 pages.
- Dupont Véronique /Mitra A., 1991, Population distribution, growth and socio-economic spatial patterns in Delhi, Census data, demography India vol 24.
- Elissalde Bernard, « terrain », http://hypergeo.free.fr/article.php?id_article=62
- Gold Raymond, *Jeux de rôles sur le terrain. Observation et participation dans l'enquête sociologique*, in *L'enquête de terrain*, Revue du M.A.U.S.S. (Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales) <http://www.revuedumauss.com/fr/media/CEFA.pdf>
- Kumar Das Tulshi, 2000, *Social structure and cultural practices in slums*, 100 pages.
- La Fédurok (Fédération de lieux de musiques amplifiées/actuelles), 2006, *L'observation participative et partagée*, www.la-fedurok.org, 34 pages.
- Lazega Emmanuel, 1998, *Réseaux sociaux et structures relationnelles*, PUF 127 pages.
- Milbert Isabel, 1985, *Développement social des quartiers : trois exemples indiens* (pages 38-48), *Annales de la recherche urbaine N° 26*.
- Milbert Isabel, 1995, *15 ans de recherche urbaine dans les pays en développement : 1980-1994*, Ministère de l'équipement, des transports et du tourisme, Direction de la recherche et des affaires scientifiques et techniques.
- Mitra Anjan, 1988, *Understanding slums as an urban system : a case study of Calcutta*, IHSP (Indian Human Settlements Programme), New Delhi.
- Mitra Arup, 2003, *Occupational Choices, Networks, and Transfers : An exegesis based on Micro data from Delhi Slums*, 167 pages.
- Mitra Arup, 2004, *Informal sector, networks and intra-city variations in activities : findings from Delhi slums*, ARSC (Applied Regional Science Conference), pages 154-169.